

Mathias Clivaz

# Alchimie de la Soupe

*Précédé de Retourner et L'éclosion à froid*

MMIII

Retourner

Celui qui s'est éloigné de lui-même ne craint d'abord rien autant que d'y retourner — mais sur le sein de la lumière toute peur s'endormira.

Tiens entre tes mains les pétales fragiles du silence — imprègne-toi de couleurs, deviens chacune !

Ne sais-tu donc pas ce que tu cherches ?

« Je veux devenir qui Je suis », ainsi me parle le subtil sourire de l'aurore naissante.

Lorsque dans le ciel les énergies remontent de terre, prélude à leur retirement, anachorètes de papier buvard dans le crépuscule...

Et la nuit qui vient, voile humide, thébaïde lente, recouvre de sa pueur les corps nouveaux et les anciens secrets. Salée sur la blessure du jour encore chaude, où la sensibilité errante de l'homme cherche un refuge, se mêlant d'indolence... et tandis qu'au loin l'horizon demeure d'incarnat, saison qui ne sème pas avant de mourir dans les bras de la nuit —

Croisée de routes où ne se trouve nulle beauté, grandit son obscurité.

La voyant de loin venir, je lui criais :

« Oh nuit ! Grande Nuit, toi qui descend vers moi comme la mort sur son coursier d'airain, dis-moi : quel chemin prendre ?

Resteras-tu silencieuse ?

Mais si de ce chemin quel qu'il soit, tu es la fin, comme le commencement, n'en seras-tu pas alors mon guide le plus fidèle, mon plus parfait sentier ?

Dans ta nudité noire je suis saisi par le dur éclat de ma sérénité. »

À tout moment il nous faut prendre garde de ne pas fléchir, quand l'océan de ce cœur gèle, et que la bouche devient sale, obstinée et vaine.

Laisser à la forme le temps de son déploiement, jusqu'à ce que la voix retourne au ventre en spirale de sa naissance, et se redresse, dans ce moment qui par-delà le feu et la glace devient caresse, lame infondée brisant le double tranchant des contradictions.

Ainsi tendre à exprimer l'inexprimable  
qui est l'ordre de ce monde.

Ils étaient venus me chercher — juste au-delà du concevable où je nageais pour me perdre, effrayé par la rumeur qui les précédait parce qu'elle abritait une ondée de flamme.

Elle, ma nuit cruelle et silencieuse, voluptueuse dans son ballet de voiles amarrés au ciel des fusils. Lui, un désert d'échines, horizontales et rousses, renflant çà et là ses relents de nécrosés, de ferrailleur noir.

Je sentais sous mes pieds et autour de moi la lueur brillante, gluée de leur alliage, déformante, comme s'ils s'étaient mélangés et confondus dans l'œuf — forme d'une prison mentale, d'une identité sclérosante bien dignes de cet âge de fer.

Mais le cheval blanc se distinguait au-delà, robe enflammée sur la paupière de la nuit, il me guidait, galopant comme un fou, et hurlant sur la frontière de mes yeux.

Cherchant à les ouvrir à nouveau à la résonance du feu.

La compassion exige l'ubiquité.

Toujours en haut sur la montagne !  
Se fondre dans le vaste murmure de la terre.

Devenir cette respiration profonde.  
Découvrir sous chaque touffe d'herbe un chemin différent.  
Donner à chacun le nom d'un enfant, d'une danse...  
Percevoir en chacun le même souffle, la même chance.  
L'éveiller —

Être pour cela un dieu parlant à un autre dieu.

**Comme tout était maintenant différent !**

Le monde avait cessé de trembler, ma vue peu à peu se stabilisait et cet œuf, fissuré par la calcination d'un feu qui grandissait en moi, laissait poindre, tout proche, les faisceaux d'une aube devenue enfin plus sereine...

Dans le désert du réel, les choses tendaient à retrouver leur relief, leur contraste — leur verticalité. Et je me voyais à côté de ce que je tendais à être, étranger à moi-même, dans la claire intention de sublimer cette structure, de déterrer de l'impermanence une échelle plus juste et plus fidèle.

J'avançaïs, feu sur feu, chevauchant ma mort, et devenant ainsi plus qu'un quotidien et plus qu'un passage.

Assis le méditant se lève pour penser, marche  
Danse pour chanter... !  
Semblable et le même, en chaque position  
Où qu'il s'avance, pénètre ou se retire  
Ses pas coordonnent les souffles jumeaux de l'unique  
[ respiration.

Lorsqu'il médite, le ciel est son centre  
Lorsqu'il marche, son cœur devient la terre  
Et lorsqu'il danse, tendu sur l'archet de sa folie  
La corde rigoureuse se volatilise  
Et son chant devient jeu  
Cœur qui surgit, impensé jaillissant  
Deux souffles qui se mêlent et pourtant restent différents.

Quand dans l'attente, patient, vigilant, résolu, que se lève sur le visage étoilé du désert le subtil sourire de l'aurore naissante, le souffle hyperboréen de l'esprit..

La sécheresse et le froid, l'obscurité, appellent le sourcier dans sa solitude :

« Remonte ! retourne ! viens nous réchauffer de ton feu, viens nous éclairer, porteur de lanterne, viens — nous abreuver !

Et pour cela : deviens d'abord toi-même source !  
Remonte ! retourne ! »

Connaisseur de ton rythme, créateur de ta voie !

Marchant, tonnerre joyeux comme la lumière, regarde passer les hommes à l'intérieur de toi-même — se réjouir, crier, geindre, à l'extérieur, écoute ! Là où tourne la roue est en chaque pas un nouvel éveil, une nouvelle vision.

Telle qu'elle est, entière et pourtant inachevée, miroir pour la source à l'infini reflété, non : ta vie n'est encore rien.

Apprend donc à précipiter des gouffres !

Et apprend d'abord à marcher !

Utilisant tes chutes comme autant d'élangs, de tourbillons vers les hauteurs, et laissant l'eau s'évaporer lorsque, montant à l'intérieur de toi-même, tu deviendras l'évidence fluide d'un chemin qui ne connaît ni prise, ni fin. Un chemin de feu —

Connaisseur de ton rythme, créateur de ta voie !

Marche... et souris !

Dans la forme s'émanent les larmes du Feu, en chaque temporalité, vers sa périphérie.

Vide rempli d'amour, lieu sans lieu, du redressement et de l'accueil — ce qui traverse, dépasse et complète :

toutes choses *une*...

Étrangement belle est sa lumière qui comme la vague, trouve son commencement partout, mais ne le fixe nulle part.

Sur le rocher riante l'eau retourne,  
de toute éternité, à la Source...

L'éclosion à froid

Chaque son, chaque mot que je dis, et quand je le dis, entre dans une résonance vive et impitoyable avec la toile que rien, ensuite, ne viendra jamais contrer.

Ni les élytres modernes, ni les prêtresses opaques de la mort, ni l'abandon qui se pend sous terre avec une lame dans chaque main, n'éluderont le sort des cordes inhumaines dedans tout.

— Vous souffrez, Monsieur, d'un trouble de l'identité.

— Et qu'est-ce que l'identité ?

C'est l'office dégoulinant de quelque rapetisseur d'infini. Là où le forgeron tourne et délivre le fer, et où les chiens me dévorent le foie, et le rein — *dans ce rein où toutes sortes de choses passent qui ne sont pas moi.*

C'est que j'ai remarqué qu'en ce monde je ne peux pas choisir ce que je mange, et suis obligé de manger tout, quand bien même je ne voudrais pas manger.

Hors : j'ai faim. Pourquoi ?

Parce que j'ai un corps qui doit être nourri, un corps que j'habite, et dans lequel il faut que je m'incarne ; un corps qui est la manifestation tonnante de l'énergie, la manifestation de l'âme...

Mais cette âme d'où vient-elle ?

Ce corps que j'habite, quel est-il ?

Et ce moi qui se gangrène et part en lambeau de forces ?

Toutes questions qui me tordent le ventre. Mais cette torsion va prendre fin ici même, car je serais seul désormais à pouvoir les tordre et les tordre dans le sens qui me plaira,

et ce sens me dit que JE NE SERAIS PLUS JAMAIS GENTIL.

Il a vraiment fallu que je te rencontre pour comprendre que le feu est un élément qui monte, et qu'il est au centre de ces éléments.

Mais que ce feu est rébellion échouée du ciel, posant la question première assourdie par la violence du choc, cela je le connaissais de façon innée comme ce qui fait cette instabilité de l'air lorsque la foudre s'est abattue.

Cette rébellion est une soif de conquête, de reconquête, une révolte non contre Dieu, mais contre ce qui nous fait perdre Dieu et qui est la révolte elle-même.

Car la question amène avec elle la distance :

— Pourquoi ?

— Parce que tu penses obtenir une réponse qui soit différente de toi.

Et c'est encore par le feu que la révolte se réduit, et qu'on diminue en soi la distance ; il se calcine lui-même si on le laisse faire, et si on s'est placé au sommet le plus susceptible d'être atteint par la foudre en retour.

Et c'est toujours l'histoire du phœnix qui doit se mordre la queue pour renaître une fois encore des flammes originaires, son cœur qui s'est si bien mélangé à la flamme qu'il doit maintenant se morfondre jusqu'à *éclater* finalement son noyau foetal

Il ne sert de rien de lutter contre la lutte elle-même. Déposer les armes, se fondre dans la flamme nouvelle, et renaître...

Je sens en moi des élixirs grumeleux, des poudres précieuses souffrant d'un devenir morcelé, inqualifiables cibles éclatées jusqu'à rejoindre ce moi-même écloit dans son instinct le plus terrifiant vers tout ce qui est, et où la cible disparaît.

Des linéaments matriciels, phosphoreux, d'incandescentes sphères libérant ces trompes fluides, mais sur un fond assez mal définis qui est tout le non-manifesté de la vie, et des nuages de limaille marine qui participent de ce tremblement généralisé et chaotique par leur vifs tourbillons de couleurs et cette soudaine proximité d'étoile.

Bouddha de viande crue, orages distendus entre ce point et ce même point, une symphonie désinstrumentée où la musique est magnifiée par sa propre absence, poussée à se déprendre de toute vérité pour pénétrer la vie de toute la volubile lourdeur des âmes sans autel.

L'âme une avec le corps. Le corps qui est infini.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Je dis que mon corps est une vague sur l'océan de l'illimité, et qu'en cela mon corps est cet océan qui est fait de bien autre chose que de seule matière qui, elle, est limitée.

J'en suis jusqu'au le corps lui-même a disparu.

**Et** tout ça dans un silence de noyade.

Sous la coupole sombre des astralités où des masses plénipotenciaires en plaques d'institutions publiques, de mœurs oppressantes, filent la glue de leur innommable nourriture.

Jetant leur feu mauvais

qui pullule

dans le ciel avachi de l'ombre, et suivant les insanes circonvolutions d'un carrousel taré.

Une faiblesse qui dégouline, laissant là sévir l'écœurante effusion de sperme noir, lors de ce viol interne, de cette interne succion du sperme vide, et qui veut attirer toutes choses vers ce vide, comme il l'est lui : VIDE.

L'éternité moins une seconde c'est le suicide.

Je vois des pléthores de voitures individuelles, de maisons individuelles et privées, des espaces de ce monde que tel propriétaire terrien qui se fait passer pour un bienfaiteur de l'humanité a retranché du monde vivant avec des barbelés ; je vois des bureaucraties de morts, des despotes élus démocratiquement par le mensonge, un peuple esclave de l'argent, esclave de l'impératif de consommation, esclave de tout ce qu'il garde encore, et qui ne sait pas manger ; des chaos alcoolisés, des esprits endormis, assommés, s'alimentant de violence par procuration ; esprits de contradiction, esprits de l'époque, esprits de système, esprits de la mode ; des vertus individuelles, des grades dans la conscience, des faire-valoir spirituels, des esprits qui se cachent d'eux-mêmes, qui se cachent de leur solitude derrière des murs de ciment et de fer, derrière la science, derrière les églises, les croyances, derrière les livres, derrière la norme, derrière l'extravagance, derrière la lumière ou l'ombre, derrière la recherche du bonheur, en tout cas dans les latrines exiguës de toute la splendeur du passé, le passé qui est justement PASSÉ.

Y en a marre d'être gouverné par des chiens, et que d'autres vérolés jugent bon de se gouverner eux-mêmes, quand ils n'ont en eux-mêmes qu'un peuple de bouffons et de chiens à gouverner.

Qu'on comprenne que ce que je dis là n'est qu'un mensonge de plus, et dans quel sens c'en est un, fera peut-être avancer notre humanité.

Car quand je regarde une chose, un être, une image, n'importe quoi, je regarde Dieu qui contient tout, et je me regarde moi-même puisque Dieu est contenu dans tout.

Et tous les opérateurs de magie noire, que je taraude en brandissant le sexe divin à chaque chat noir qui croise ma route, ne pourront jamais rien contre Dieu, et ne se feront, par leur envie démesurée de puissance, que le mal dont eux-mêmes ont créé l'image.

Singes en élévation, c'est sans prison dans l'âme et sans réputation que j'aimerais nous voir !

- C'est aux anges faciles...
- Et même l'oreille la plus petite contient en elle tous les anges, et l'infini des nuées et des feux...

Là où quelque chose monte, s'élève dans ce vagissement inversé des forces, où quelque chose flotte sur une couche d'interstitiels accouchements de fleuves, à cet endroit précis où l'être cherche à percer, pour dominer ce qu'il n'est pas, là se trouvent les pires charognards de l'être :

ceux qui se taillent des parts dans l'âme, ceux qui s'aménagent des lieux dans l'âme pour assurer la survie de leur ignominie

(mais qui ne connaissent ni la perte ni cet autre infini qu'est l'infini des survies),

ceux qui passent d'un lieu dans l'âme à un autre qu'ils dépècent de la même manière, c'est-à-dire avec ce verbe poisseux, ces instruments de torture, cette trop éclairante volonté de fixation des choses (je veux dire de cette lumière de lampadaire qui n'a pas ses racines dans le ciel),

ceux-là sont de grands assécheurs de l'âme et les pires charognards.

Et ce que je leur dis, moi, à ces gens-là, c'est de continuer juste comme ils le font et de se jeter eux-mêmes dans le cancer de leur dévorante subjectivité, et qu'ainsi je ne les entende plus geindre à l'intérieur de mon crâne qui est une caisse de résonance passablement brutale.

Je marche avec les migrations de l'eau qui se retire.

Vous n'avez rien su sentir du vent de désastre qui minait ma conscience à cette seule pensée que je pouvais ne pas exister.

Et non, cela n'a rien de *rassurant*. De se retrouver comme nez à nez avec ce monde dont on nous avait voilé le vide effrayant, et d'être aspiré dans ce tremblement généralisé des sphères, sans plus aucun contrôle ; ce vide glissant, où tout le réel sédentarisé se disloque, démembrer mes corps dans le chaos bruissant d'un brouillard enténébré où le danger, bien réel, est de voir s'éteindre cette étincelle. Quitte de mort.

Je ne connais pas grand chose aux sciences de la psyché, mais je crois que cette énergie sexuelle à laquelle vous tenez tant, se répercute sur des plans bien différents de celui de la matière lourde, du mental noircis cycliquement et même de l'âme, et qui sont habités de forces autrement plus impitoyables que les floculations répétitives, dont le festin est fait de notre humanité de primaires et de malades.

C'est coupé le serpent dans son élévation et dans ses origines, que de le cantonner à certains niveaux de l'être, strangulation du sexe auquel la modernité prend encore aujourd'hui un plaisir proportionné à sa vieillesse et à son ignorance.

Et c'est justement dans cet *arrachement* à la matrice ancienne, où, les pieds cassés, il faut cependant être assez fort en soi-même pour n'être nulle part tenté de prendre appui, dans cette extirpation que se trouve le point de rupture entre terre et ciel dont je vous ai parlé, ce point qui appelle au saut, et au dépassement de soi.

Mais cela, vous ne l'avez pas compris.

Ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, pressenti, si difficile, presque impossible combat... Au bout de chaque question, de chaque pas débordant de lui-même se tient interminable et lent et noir ce *gouffre*...

Lieu terrible pour la sensibilité, où la poitrine tourmentée par des insectes métalliques est enfoncée, entraînant avec elle tout le corps.

Ce qui est vide

(mais vide dans le sens de ce néant qui se fustige, qui gruge les intérieurs avec tous les poids inimaginables de la culpabilité et de la faute, non dans celui dont la correspondance vibratoire est une circulation de fleurs),

ce qui est ancien,

ce qui veut la facilité et la démesure,

ce qui se terre et fait du cerveau la proie de choses oubliées, là où des voix dans l'ombre utilisent la vérité pour dire des choses qui ne sont pas.

Chaque jour devient la préparation, l'élan du saut qu'infailliblement il me faudra effectuer par-dessus ce gouffre.

Rien de ce qui se passe dans l'instant présent qui ne soit pas le résultat intelligible d'un infini de perturbation de trame, d'éclats visibles ou non, d'actions, de paroles, de pensées, de toutes choses a priori étrangères mais qui entrent pourtant de plein fouet, dans une certitude en éclipse de conscience mais en continuité d'être, dans la constitution de mon moi présent.

Que je commette le crime le plus abominable est une œuvre toute aussi édifiante dans les circonvolutions horizontales de l'être que le jugement que des millions d'âmes s'empresseront d'asséner à cet acte,

jugements qui sont au final, si j'ose dire (et oui : j'ose), des actes bien plus sanglant que celui qui n'en est pas la racine première mais comme un intime déclencheur de forces qui l'attendaient et l'exigeaient dans le temps.

Ce que je veux dire, ce qui a déjà été dit, c'est qu'il faut en finir avec le jugement aussi bien moral qu'esthétique, ou que sais-je encore.

Ceci doit poser le point final de toutes les institutions publiques des droits et de la justice humaine.

— Mais Monsieur, vous demandez le chaos, l'anarchie !

— Non je ne demande rien.

Mais j'aimerais que l'homme se regarde un peu en face : car la vague de fange issue de tous les jugements humains, s'abat et s'abattra sur nous jusqu'à ce qu'un ordre neuf ait été réalisé.

Et s'il y a horizontalement l'anneau du retour, il existe aussi un axe vertical des forces tout prêt à nous tendre la main, et à tendre la main à ce qui jusqu'ici fut taxé de scélératesse et d'ignominie. Et cet axe, planté dans le centre vide de l'anneau du retour est une épée qui retranche toutes chose, et nous achemine vers l'ordre le plus entier, et le plus neuf, tel qu'il nous est encore impossible de l'imaginer.

Ces murs détrempés de sueur, ces métallurgies boiteuses qui s'affinent, tous ces sucres vermoulus et creux se dépassent dans leur disparition, non dans leur être, non dans le soliloque de leurs âmes en peine.

Disparition qui n'est pas celle de leur intime écorce mais de leur forme. Telle elle se fond, s'achoppe ou se divise, écorce confinée et plus pesante, plus luisante aussi.

Dans la réciprocité astringente d'une corne de brume et d'un navire au large, avec l'opacité d'une toison, l'éclair luxuriant de tous ces fils accrochés à mon corps...

— Il y a des jours où je me demande vraiment ce que vous faites ici...

— Je suis ici *pour apprendre*.

Derrière la plus fine écorce, dans ce cœur intime de la réalité en fusion.

Un homme s'est mis à taper sur les nuages avec un bâton et il commence à neiger, et le bâton se lève de lui-même, se sépare de l'homme et s'éclaire, alors il y a de grands coups de tonnerre qui hennissent.

La ligne qui n'en finit pas de s'écrire parce que le cheval se rappelle du goût de l'eau, son amertume, sa verve pleine, parce que si la ligne se finit on ne la lit plus.

— Il y a quelque chose de louche dans la finitude.

— Oui mademoiselle, je ne plus où j'étais.

— Dans ces rues, il n'y a personne...

— Oui mademoiselle, mais ne soyez pas triste !

Le bâton frappe le tournesol de la métempsychose. Nulle part ailleurs, ici, un vent, une souricière d'incompréhension, et le bâton qui est l'as et le neuf tourne en s'abattant sur les coupes.

— Vous avez des yeux, mademoiselle.

— Vous n'aviez jamais...

Elle allaite le bâton avec la poudre qui gicle de ses yeux.

— ... compris ?

L'origine des choses

— C'est moi.

Ce feu qui s'ehardit et se condense dans mon esprit, ce jeu de miroirs tournants qui reflètent tantôt mon moi présent tantôt son devenir, leur plénitude et leur vacuité tour à tour sublimées ou calcinées, et l'appel ressenti du nouveau, et l'ancien qui doit être détruit, tout cela résonne douloureusement en moi comme une manne exfoliante d'entrailles, et comme si j'accouchais maintenant de mon être dans une douleur sanctifiée par la création, par son éclosion au monde, mais dans une douleur de fer.

- Mais enfin pourquoi parlez-vous toujours comme si la vie était une souffrance ?
- Tais-toi, chien ! Ne vois-tu pas que notre monde est en feu, que notre société est en feu, que notre civilisation est en feu, et que toi aussi tu es en feu ?

L'enfantement ne s'est jamais fait sans douleur, et il n'y a que les manies médica-menteuses de notre société pour oublier ce que cela porte d'essentiel.

Et cet essentiel-là craquera bientôt, et brûlera lui aussi avec tout le reste de ma colère, de l'obscur notion de devoir et avec la peur, jusqu'à ce que la transmutation soit accomplie et que, devenus maîtres des polarités et veilleurs du Feu Secret, nous ayons dépassé la douleur.

L'Amour est la clé, et celui qui dira le contraire je lui brûle maintenant la tête, CAR JE SUIS AUSSI UN FEU VERT ET DESTRUCTEUR.

Et quoi ? J'avais faim bien sûr, d'une faim en escalier, en trappes, en hirondelles bouillantes, en cascades. Une faim comme ces images qui fleurissent et convergent en mirages d'étope dissonants, dissolvants, mais une faim qui doit tout dévoré pour le magique dépassement des choses, et puisque TOUT DOIT ÊTRE DÉVORÉ.

Ce qui est parfaitement logique, mais cela aussi va disparaître dans les ténèbres que l'homme va enfanter.

— Pressez ! Pressez ! dit le poète.

C'est une bien triste histoire que nous ayons encore besoin de merde pour avancer, ou plutôt non : pour nous faire croire que nous avançons, entre ces barreaux malades qui sentent le renfermé.

Hors le commandement de ce temps nous affirme que nous devons tout manger, c'est-à-dire non plus croire, mais s'assimiler par devenir le fruit sonnante de notre digestion, et entrer par l'être dans l'instant de l'instant.

Et lorsque l'ancien dieu fut tué, il explosa dans le ciel et tomba sur terre sous la forme d'une neige absolument spatiale, mais de viscosité nulle, à laquelle tous ici-bas ont goûté. Mais les entrailles humaines rechignent depuis toujours devant les nouvelles nourritures, et je parle de véritable nourriture, et celle-ci n'échappa pas à la règle, d'autant que les organes humains étaient bien trop épais pour pouvoir digérer ce qui n'a aucune viscosité.

C'est comme elle qu'ils devaient être : sans résistance...

— Ce que je ne comprends pas, moi, de mon côté, c'est pourquoi Dieu a permis qu'on le tue.

— A cette fin seulement que nous puissions le manger sans intermédiaire, et ainsi nous rapprocher de Dieu-le-sans-visage, et devenir comme Lui, mais nous avec nos visages.

Et ce que je voulais dire c'est que cette digestion ressemble à la double éclosion cristallisante d'une fleur de feu froid.

Quoique je puisse dire, ou veuille dire, exprimer, je ne pourrais toujours que mentir, car personne n'est encore prêt à entendre la vérité, et à *supprimer* les mots.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie que je suis atterré de voir combien la société occidentale, dans sa désormais rapide décomposition, a presque complètement perdu le sens de la parole, et l'importance du verbe qui est pourtant le premier instigateur de notre civilisation.

Il y a à l'origine, dans le verbe, toute la magie des mondes communicants. C'est, entre nous et le monde, le véhicule de notre intention, le fil qui relie l'intérieur et l'extérieur de l'homme, et même si l'intention en nous primera toujours sur l'acte (en tant qu'elle se perpétue bien au-delà de là où l'autre s'est arrêté dans l'espace et le temps), la parole façonne en nous et autour de nous notre être, je veux dire qu'il façonne le monde, nous guidant au travers des labyrinthes vibratoires où nous habitons.

- Mais comment ferons-nous alors pour choisir ce qui est le meilleur pour nous ?
- Lorsque le jugement aura pris fin se lèvera en nous autre chose, quelque chose d'encore jamais vu, où l'acte à l'intention uni seront eux-mêmes dépassés. Et où nos bouches lavées et reliées affirmeront la seule nécessité de l'instant.

J'ai besoin d'une rigueur fluide et concrète, mais qui ne soit pas une discipline dans le sens de ce moyenâgeux ravagement de soi, où la foi vacille puisque c'est son contraire qui la juge.

La rigueur que je demande n'est pas cette levée de lances et d'interdictions venue des régions préformées de l'âme, dans laquelle je souhaite d'ailleurs la voir retomber, mais un ordre intime, qui est direction avant d'être poussée, dans lequel rageusement s'éprouve ma volonté aimantée de partout, sans tiraillement, et où l'invisible opère.

Cet invisible qui pourrait bien être un ange.

Et même si je sais que les cordes qui maintiennent levé mon corps d'âme se perpétuent bien au-delà de lui, vers le haut, comme d'autres moins brûlantes mais tout aussi inexpiables me continuent vers le bas, il n'en reste pas moins encore et pour l'instant le pendu de mon animalité.

C'est là seulement que la rigueur trouve son objet, qu'elle le devient, telle un pont, un passage opératoire, passeur de lui-même, et fluide dans cette opération qui ne s'appartient pas à elle-même.

Là le corps devient un berceau de transmutation, brisant sa vibration en lui opposant sa polarité inverse, et se donnant ainsi de la changer et de manamorphoser chaque jour un peu plus ce qui passe à travers lui.

Je veux avancer vers ma plus grande liberté.

Ce cri qui est une stridence, une stridence apocalyptique mais sourde, et d'autant plus triste, d'autant plus douloureuse qu'elle devient de plus en plus impossible à extérioriser à mesure qu'elle nous ronge, ce cri écorche mes nerfs en les galvanisant de sa force suractive et noire.

Ce cri qui appelle en ce moment même ses serviteurs.

Et moi, je veux dire l'autre Moi, celui qu'il est bon de rejoindre et sans lequel je ne peux rien faire, je me trouve entre ce cri qui remonte ma trachée comme une éruption de boue et la bonté de ceux qui se disent du bon côté ; je suis ici, et mon corps est le lieu de leur combat terrifiant, mais non pas éternel comme je l'avais cru, je veux dire que l'éternité ne fouette pas les chats.

Ce n'est donc qu'une question de temps. Car dans un monde où tout ce qui est plein s'entredévore pour la plénitude absolue, dans un monde où tous se déchirent, la matrice ancienne dévore ceux de ses enfants qui ne participent pas de ce mouvement. Et ce mouvement vers le plein qui partout retombe ne se rend pas compte de ce qu'il tombe et que ce qu'il recherche est vide.

Et quand je dis que ce n'est qu'une question de temps, je veux dire que ces enfants sont et seront de plus en plus capables de dépasser le temps.

Jusqu'à ce que le cri soit devenu d'une impardonnable douceur.

Ah, le jet d'eau ! quelle belle invention.

Ce matériau qui jaillit comme un poing levé pour aussitôt retomber sur lui-même, sur la pierre de la fontaine et jusqu'au calme apparent du bassin, avant d'être repris à vouloir percer l'impermanence de sa forme droite, un instant ébauchée sur le ciel.

Fontaine, circuit fermé, la terre du corps et sur elle, l'eau des sentiments.

La passion, la révolte, la gloire et leurs semblables, et tous leurs contraires, sont des mers, sont pareillement des mers, et je dis ça contre une certaine idée reçue qui fait de la passion révolutionnaire un feu, alors que la révolution du feu ne s'est encore jamais produite réellement dans ce monde.

*Jusqu'à aujourd'hui.*

Le feu reste un illustre inconnu, à croire que tous les Prométhées ont bien en vain parcourus les mondes de l'épée. Mais le feu possède en outre une autre qualité que l'audace, et que les tenants de l'eau des révoltes ne connaissent pas : car je vous le dis, le feu est prudent !

Et encore : le feu a le plus étonnant des sourires...

J'ai senti votre douleur dès le premier instant, et j'entends encore la mienne qui lui répond à travers divers filtres, et qui tente d'être comprise de l'intérieur de ce monde en lequel je peine si atrocement à prendre confiance.

Le régulier étouffoir que devient pour moi ma sensibilité, ma perméabilité même à ce monde, me pousse en des lieux qui ne sont pas et où je n'ai plus de langue, ni de corps, ni rien de tout ce qui fait ce cadre normatif où la communication ordinaire devient possible.

Cela n'est dramatique que dans le sens où toute la réalité commune aux hommes disparaît de moi, et me renie jusqu'à ce que soit bien évident le fait que l'on m'a enfermé en moi où l'on préfère me voir enfermer.

Il est évident, depuis que des règles, fort spécieuses d'ailleurs, ont été établies pour la race humaine prise à part, que telle ou telle voix qui viendrait en perturber la trace serait, et cela avec un automatisme effrayant, passée sous silence, assommée, excisée dans ses cordes, etc.

(ce que tout homme qui veut s'arracher à sa condition d'homme, s'arracher la tête hors du sable de ce monde désertique ressentira, jusqu'à ce que se soit formée en lui une communauté assez haute, où sa voix pourra se matérialiser avec suffisamment de mobilité pour ne pas être engloutie par la putréfaction de la mort)

mais ceci apparaît pour l'heure moins clairement peut-être que *tout cela n'a aucune importance*:

je veux dire par là une humilité joyeuse qui renaît,

où tout ce qui a été se consume dans ce qui est comme tout ce qui sera l'est en germe, ce qui se résume à dire que seul l'INSTANT compte, et ne compte pas, puisque dans cet instant n'est que l'alliance et la mobilité en effusion de cette alliance, le non-être luxuriant qui est, seul, réalité.

Transparence, harmonie. Réalité.

Cette alliance dont il serait sage de ne pas parler.

Je demande donc à être dirigé dans l'instant, cette pure durée où l'esprit un avec le corps trouve les ressources de l'éternellement renouvelé miroitement des êtres dans toute l'amoureuse cruauté de la vie.

C'est à ce prix seulement que la communication entre nous pourra être rétablie.

Un livre tombe d'une étagère.

— Mais cela n'a rien d'étonnant, cela arrive tout le temps !

Bien, admettons, mais cela ne m'aide pas à comprendre ce que je cherche à comprendre. Et ce que je cherche à comprendre c'est comment accepter mon animalité, et surtout : *quoi faire maintenant.*

Entendant cela, le livre s'ouvre n'importe où, et dans un fumet de verbiages ânonnants mais pleins je vois Plotin jaillir de là comme un diable en boîte, il me dit :

— L'être intelligible est immanent au sensible mais ne lui demeure pas moins transcendant.

Sur le plafond il y a aussi les philosophes en fourmis rouges qui courent à toute allure, et je crois qu'ils sont tous sortis d'une vieille boîte à chaussure que j'aurais dû jeter depuis longtemps, mais on me dit aussi qu'il est trop tard pour les remords. Et des chaînes perpendiculaires à moi qui font un plan qu'il s'agit encore une fois de renverser, et pour cela de faire de mon corps un point suspendu qui est un pont, etc.

Plotin croit que je ne l'ai pas entendu et me répète :

— L'être intelligible est...

— Oui ! assez, assez ! j'ai entendu !

— Mais avez-vous conscience que votre animalité est régie par les mêmes règles que votre pensée ?

Et il y a un grand fracas d'os et de plâtre, et je vois un trou noir dans le mur d'en face et Nietzsche en sortir sur un chariot avec des ailes et le chant des Walkyries qu'il essaye d'émasculer avec son marteau tandis qu'il me crie :

— Je vous aime !

Il retombe dans son trou. Et ce trou pulvérisé en fine poussière s'engouffre dans mes narines, ce qui me fait voir de drôles de couleurs et des chimères charnelles, et derrière tout ça il y a William Blake qui va et vient sur une balançoire d'airelle :

— Le Bien est le passif subordonné à la raison. Le Mal est l'actif naissant de l'Énergie. (grincement) L'Énergie est seule vie, et elle est du Corps, et la Raison est la limite ou la circonférence qui entoure l'Énergie. (grincement de nouveau) L'Énergie est Délice éternel.

Et Nietzsche qui tente de refaire son trou et de passer outre essaye de revenir, et je vois Plotin qui tire des hirondelles et aussi Raspoutine et Eliphaz Lévi qui me menacent...

— Ah ! la barbe à la fin ! je leur dis, bande d'analgésique ! Poussez-vous : vous m'empêchez de voir la vie.

Et bien que leurs raisons diffèrent je les secoue tous dans le même sac et les jette par la fenêtre.

Seulement, je suis pris cette fois-ci d'un véritable remord. Je m'en veux atrocement, je tourne en tous sens, je me broie, je me tue, m'exaspère, je voudrais sauter avec eux et les rejoindre. Et quoi ! être plus juste avec eux, car finalement, et peut-être grâce à eux, j'ai fini par accepter mon animalité.

Alors Rilke en dernier vient vers moi et se met à me creuser des dieux dans l'oreille :

— Être juste avec les hommes est difficile. Mais être juste avec Dieu, ah ! c'est un autre souffle...

Ah ! ce que je vais faire, *maintenant*... ?

Je veux aller dans la Vie, je veux me jeter dans le Feu, et avancer vers ma plus grande liberté !

Mais quelle est cette plus grande liberté ?

C'est Dieu.

Qu'est-ce que Dieu ?

Toi et moi, Tout et Rien, en même temps séparés et réunis, et où le sens de l'ensemble est plus que la somme des parties.

Qu'est-ce que Dieu ?

Dieu est infiniment plus que tous les infiniment que je pourrais dire.

Qu'est-ce que Dieu ?

Je ne sais pas.

Et c'est pourquoi j'en appelle à la révolution permanente, qui est déjà, mais que je veux actualiser en moi par la force du sort, et de ce jeu de polarités tournantes, et pour le monde réaliser enfin

L'ÉCLOSION À FROID

## POST-SCRIPTUM

La vie actuelle ignore tout de ses subterfuges, et c'est par là même qu'elle est entrain de prendre feu. Une société qui a peur de la mort est une société qui s'apprête à mourir, et que ce glas est un tonnerre évocateur et fécond, un lubrifiant de la conscience, un sérum d'évolution, une instillation d'infini et un éveil du cœur, cela l'avenir le montrera assez, je crois, sans que j'aie besoin de m'étendre plus là-dessus.

Mais j'ai oublié de vous dire — d'où ce post-scriptum — l'intention qui gronde en moi de brûler avec toute la force dont je serais capable, c'est-à-dire avant tout d'écouter, avec une attention jamais vue, tout ce qui me traverse et me soulève à chaque instant de la vie.

Et aussi que ce n'est pas une raison parce que je crie parfois, de ne pas écouter ce que je crie.

J'ai l'impression à m'entendre de faire vraiment le vide autour de moi.

Et si je crie, je ne sais pas pourquoi je crie, du moins pas encore, mais en tout cas pour signifier ce que personne n'ose dire, et encore moins faire, *en moi* comme *autour de moi*.

Et les conséquences s'en font déjà ressentir.

Et *maintenant...*

BRÛLE.

Alchimie de la Soupe

## I

Courant d'une extraordinaire vigueur, il me transportait sur une mer de sang lourde d'avenir, des flots mugissants, gonflés, habités de filins, de roches en défection, sur lesquels ma barque faite d'un bois étranger comprenait à peine sa stabilité.

Cette mer, je la nommais *soupe*, car en elle vivotaient des grumeaux perfectibles, des traces du vivant en pleine digestion d'elles-mêmes. Des cordes épanouies, des faisceaux de racines et de cris, atomes décomposés, échelles, scories, ternes et lugubres, l'ignorance et la connaissance bouillonnant pêle-mêle dans la grande marmite de la célérité en accélération du changement.

Ce flot rouge traversé de rayons, était le passage, terrible et magnifique, entre deux âges ; entre un cycle achevé et retombé, et un autre, encore inconnu, qui allait commencer.

Et cette digestion je la nommais *alchimie*.

Alchimie de la soupe.

## II

Et cette soupe tournait, je veux dire qu'il y avait en elle toute la pourriture d'un monde finissant, et qui plongeait plus bas vers l'abîme par ce siphon qui sur son autre face était un tourbillon élévateur, transcendant, déchirant.

A la surface de l'eau je voyais des lueurs aux formes mal définies, tantôt lumière hurlante, tantôt immensités jamais vues de joie et d'amour, flirter avec les vagues basses, se mêlant aux plus hautes qui entraient en de soudaines et volcaniques éruptions — voix en arcanes qui appelaient rythmiquement, et qui appelaient selon la mesure et le feu dont ils sont les instruments — plongeant alors jusqu'aux tréfonds et *arrachant*

hors du cercle criard les cœurs dont les oreilles ne s'étaient pas oubliées, et jaillissaient de la soupe sous la forme de spirales de feu libérées.

Je veux dire que les Anges accomplissaient leur ouvrage.

### III

Je levais mon regard vers le ciel.

Je le vis strié de vert en losange, plus large que jamais, et traversé de brumes d'un vert tendre, actif où se mêlait éclatée une poudre de sang et des fleuves de lumière.

Il y avait là des plantes gigantesques, dont on voyait les échevelures s'entourer de nuages, les feuilles percer et reposer dans l'air, et les troncs immenses disparaître dans le vide avant d'atteindre la mer.

Les fleuves de lumière partaient d'un point très haut dans le ciel où ils se rejoignaient tous, et qui était un Ange plus grand que tous les autres, avec ses deux paires d'ailes couvertes d'yeux, autour desquelles la brume s'ouvrait.

Et sa lumière descendait jusqu'en bas dans l'abîme, et *séparait* le mélange.

### IV

Toujours est-il que je me trouvais sur cette barque dont j'ai dit que le bois m'était inconnu.

Sa forme était celle d'une gondole, plus courte et moins relevée, mais tout aussi fine, fendant l'onde sur ce courant rageur de ses couleurs au vitriol et à l'amiante, sans que je sois déstabilisé un seul instant malgré l'écume ridée, l'écume d'orange qui se levait de chaque côté de la proue, m'indiquant la vitesse de notre progression.

Naturellement, nous allions vers l'est. C'est-à-dire vers l'ouest, et j'espère qu'on voudra bien comprendre que cet orage magnétique qui renversait toutes sphères ouvrait des chemins de traverse entre l'espace et le temps, et où l'on entre pas sans son corps.

Je ressentais d'ailleurs autour de moi son filigrane de flamme ardente, toutes les cellules de ma peau vrombissant jusqu'au cœur à chacun de ses battements, et dans leur expulsion illuminant mon corps en rayons, en lanternes, en étoiles, en soleils, bref, j'étais habillé d'une véritable peau de luciole.

Et cette peau tournait comme tout ce qui est.

## V

Oui tout cela tournait et tournait encore, d'autant que le féminin qui gouvernait pour l'heure cette décadence avait enfanté d'une force qu'il avait trop longtemps rejeté, et cette force qui jaillissait de la masse comme un fléau de mort, s'abattait sur elle-même comme un fléau d'esclavage et de mort, mais qui était dirigée par l'homme.

Et descendus sous la forme de fouets brûlants, les fleuves de lumière brisaient certains de ces cercles tyranniques, qui se décollaient pour entrer dans la danse et en accélérer le mouvement.

Partout tombaient les œillères, des éclairs de conscience dévastaient les scalpes, les masques, les armures se défaisaient, toutes les anciennes constructions à la gloire de l'homme n'étaient plus que poussière, et tout cela tournait dans le point de mire d'un brouillard en étoile, et de l'Ange au centre du vent.

Car quelque chose d'autre se préparait.

## VI

Soudain, et sans que rien en eusse pu présager l'offrande, une cuillère se matérialisa entre mes mains faite du même bois que celui de ma barque, longue comme elle, finement dessinée, et en plus de cela, voluptueuse ; si bien que j'avais l'impression de tenir une femme entre mes doigts, mais une femme comme il n'en existe plus et qui semblait faite avec ses grands arbres des forêts vierges et ancestrales, quand la liane laissait encore respirer le tronc, qui est pour elle l'unique moyen d'élévation.

Au même moment, une voix venue des points de jonction entre la cuillère et mes mains résonna en moi comme un souffle intime :

« Brass—e... ! »

Sans trop y réfléchir, j'aimantais ma cuillère vers la soupe, et commençait à l'y remuer, non sans une certaine difficulté — mais avec toute la claire intention dont mon cœur était capable.

Et en moi se produisit alors un alliage oublié, un axe se dessina et le sol s'ouvrit et le ciel s'ouvrit et tous deux m'inondèrent de leur feu, et je sentis le féminin nouveau s'enrouler autour de mon corps d'épée comme des anneaux ayant retrouvé leur verticalité.

## VII

Et alors oui je brassais, proche, attentif, étonné, tenant en moi les deux extrémités de l'arc et les réunissant d'un même souffle ; je brassais comme on trempe une lame pour briser celle à double tranchant des contradictions, et dans son sillage, le sang devenait transparent ; l'or et le fer et la malédiction de l'or, étaient transmutés sur ce fil dialectique qui séparait l'ancien du nouveau et réunissait les tracés de toutes les

civilisations, non pas uniformisées mais unifiées dans le passage.

Je sentais l'action de la cuillère refléter l'harmonieuse intentionnalité de l'Ange, son action souple et vivante, déterminée, cherchant à atteindre la viscosité nulle, cet état de non résistance où l'être se trouve guidé et porté par des forces qu'hier encore il ignorait.

Sur son tracé lent puis rapide avant de se refermer, cercle en constante accélération jusqu'à la mort et le changement, je voyais les grumeaux s'affiner, les choses retrouver leur place juste, celle qu'elle n'aurait jamais dû quitter, mais qui l'avaient fait par le sort et par nécessité, et je sentais toute la puissance monter à l'Être qui se réalisait.

## VIII

Mais certains esprits et certaines forces refusaient le changement, et comme l'ancien feu de Satan se révoltaient contre ce dont ils étaient les témoins ; je les voyais sortir de la soupe en masses sombres, mêlées les unes aux autres, blocs gluants d'une matière fécale et acide, bien décidés à repousser, à renier toute vie, et celle-ci dont le rêve déjà semblait vouloir écraser leur désir de toute-puissance.

Et puisque je me trouvais là, ces opacités de l'être se mirent à secouer ma barque, à tenter de la faire échouer, et d'autres dans les airs que des Anges combattaient, embrassaient et retournaient se ruèrent aussi sur moi en piaillant des noms de diable que je connaissais bien. Je les prévins donc, puis, imitant le Maltais :

« Attendez ! J'ai la formule magique ! »

Ils hésitèrent un instant, puis redondèrent en jurons et en attaques de gentillesse hypocrite, me poussant de tous côtés.

Alors je me fis aussi souple qu'un jonc et me ruait à leur rencontre, m'écoulant avec douceur, et toujours dans la contemplation de l'Ange au centre du vent, grondant comme mille cascades déchaînées :

*« Je ne vous juge pas ! »*

Et ma cuillère moulinait furieusement dans l'air, en touchait un, puis un autre, puis tous jetés dans un ordre exquis sur moi y disparaissaient sans un cri, mais dans un rayon fulgurant où l'ombre du vide gémissait, et où ces corps séparés retournaient dans la soupe, où leur sort serait achevé.

## IX

Ces turbulences passées, ma barque continuait d'avancer, et, on s'en doute, elle accélérât. Ce qui dura un certain temps. A vrai dire cela dure toujours, mais cela tout le monde le sait, je veux dire que toujours c'est maintenant, et que le monde n'aura jamais cessé d'exister, car si cela était maintenant ne pourrait pas être.

Hors, une onnée de sons me parvint qui en moi se traduisirent en ces mots :

*« Je te vois avancer, jeune homme en qui résonne le poids d'une ancienne malédiction. Il n'est nul chemin en arrière.*

*Est-ce tristesse qui assombrit ton regard ?*

*Qu'alors elle soit louage, ivresse !*

*Cette solitude te semble parfois si lourde à porter, la recherche sans fin et sans repos, et tu la traînes comme ce quotidien pesant que tu voudrais fuir, t'en aller les perdre dans l'oasis au loin, au cœur de tous les déserts ; tous les déserts qui auront disparu bientôt avec la Terre si tu ne fais rien.*

*Ce poids, tu le sais, ne vient que de l'importance que tu lui donnes. Ta vie te paraît trop étroite ? Il ne tient qu'à toi d'en retrouver le sentiment élargis, air natal qui se continue au-delà de*

*tes pauvres frontières, et de partout laisser réunir ta vie avec l'éternité.*

*Puisses-tu marcher dans la joie sereine de te savoir éternellement racheté par elle ! »*

La voix se résorba dans le ciel.

Mais je sentais déjà sous ma barque une force grondante, force froide, sifflante, et toute gorgée de terres et de continents, je voyais le sang grandir dans un large vrombissement venu de profondeurs oubliées, et dont le visage ne pouvait être contemplé.

## X

La soupe montait, grossie de tout un passé de roses combustibles, grossie de l'injustice de milliers d'âmes qu'elle aplanissait et qui par les deux empires descendaient dans la mer de sang, la mer de feu bouillonnant et dont le volume augmentait.

Ma barque était heurtée, poussée par les vagues qu'un scolopendre éveillé d'un long sommeil loin sous la mer faisait en remuant son corps d'anneaux ; je glissais dans des cratères de viande, courais dans les rouleaux saturés, tantôt craignait de m'engluer sur des nappes pétrolifères et sourdes, mais la barque tenait à moi et elle continuait sa course tournante et droite.

Cependant ses reins déglutissaient avec violence, et je sus, à cet instant, qu'il me fallait me décider à lui faire *confiance*, c'est-à-dire à trouver le moyeu fixe, le centre, comme un point de tangence abstruse au-dessus de moi-même, foyer des flammes qui devaient inonder mon être entier, ou risquer de me noyer et de retomber moi aussi dans la soupe (où j'étais en réalité, mais pas de la façon dont l'on pense) avec le reste de mes individualités — fort précieuses d'ailleurs, mais j'anticipe.

En un mot, et avec assez de courage et de lucidité, dans un accord, une alliance qui devait tout traverser, je décidai de lui dire : OUI.

Et la soupe n'en continuait pas moins de monter, et je peux dire sans trop me mouiller qu'elle aussi *elle accélérât*.

## XI

Les racines de ces gigantesques plantes dont j'ai déjà parlé se retrouvaient une à une immergées dans le mélange, et des fleurs d'un jaune solaire et nu s'ouvrirent de ces retrouvailles, remplissant l'espace d'ondées coruscantes, de dômes huileux entre l'écume et le vert des nuages.

Ma barque s'élevant toujours davantage avec les flots de cris, majestueuse avancée, j'aperçus bientôt un arbre, dont les racines pendaient plus haut que toutes les autres.

Ah ! Je désirais avec tant d'ardeur que la vive mer m'amena jusqu'à lui ; j'étais d'un côté humble élévation de prière flamboyante, tandis que par l'autre inspirait en moi l'étrange certitude que l'effet en allait s'accomplir.

Et la soupe montait et l'arbre traversa ma barque qui était faite du même bois et du même esprit.

Tout s'arrêta.

L'eau avait cessé son gonflement interne, et un calme effrayant retentit dans l'espace pénétré.

Je me retrouvais face à ce tronc dans lequel ma barque s'était comme insérée, avec un naturel qui me dépassait. Là j'étais centré, là, je ressentais la force d'accomplir toutes choses auxquelles je serais destiné.

Et je vis, haut dans les Cieux, bien au-dessus de l'Archange, s'ouvrirent les nuages et un rayon abonder sur ma barque avec sa lumière : ses reflets sur l'eau éclairaient en ondes d'argents la face intérieure et feuillue de l'arbre, et

dans ses branches d'autres présences se révélèrent à ma solitude.

Et le chant que nous fîmes ensemble acheva de me désespérer.

## XII

« *Cette soupe est encore trop visqueuse.* »

Le chant des âmes sœurs s'atténuait, et il ne resta plus que le rire du vent dans les feuilles, tintement délicatement pluvieux de l'attente.

Et j'entendis cette voix qui m'appelait, caresse blanche de l'air, signe de feu pulsant la sève au centre de l'arbre, m'appelait...

Maintenant.

De mon ventre la fleur tournante, lumineuse et battante, par le nombril ouvert je retirais une corde d'argent, je la tirais hors de moi, comme un prolongement de mon être que j'accrochais autour du tronc, que j'attachais à ce foyer en croix, l'œil calme des grands tourbillons.

Maintenant.

Maîtrise d'une volonté qui s'abandonne...

« *Plonge.* »

## XIII

Longtemps je nageais dans les eaux troubles et saturées, poursuivant toujours plus bas mon chemin dans les ténèbres du mélange, et par la résonance du cœur, et de ce ventre en lotus qui me tenait relié, j'essayais de nager *sans nager*. Mais —

Je sentais, je sentais s'approcher une épreuve qui était une ombre et une épreuve de mort.

Elle était là, sous l'eau mouvante, sur une couche de cendres livides et dépecées, plus grande que mon corps et plus épaisse ; des fouets noirs plongeaient en elle, la magnifiant dans son gémissement, dans ce cri dont l'intensité menaçait à tout instant de m'engloutir. Mort au monde, semblait-elle me mentir...

*« Appelle la souffrance et la souffrance vient, appelle la confusion, l'envie ou le délice, et déjà ils sont ici ; mais répondre à l'appel...*

*Tu ne fais que les fautes qui te sont nécessaires pour apprendre ! Répondre à l'appel, c'est te placer en avant de toi-même, de tes désirs, de tes peurs.*

*Que fais-tu ? Veux-tu donc te détruire ?*

*Pauvres fous, vous vous précipitez dans le vide comme une pierre lourde qui tombe, vous vous jetez dans la flamme sans être vous-mêmes feu!*

*Gardez-vous ! Non pour vous, mais pour LUI !*

*Tout est changement. Et le changement est destruction, et destruction pour création seulement. Car s'il faut détruire, ce n'est pas toi qu'il faut détruire, mais tout ce qu'autour de toi tu as assemblé, pétrifié, et séparé de la Source.*

*Retourne à l'ignorance parfaite qui précède ta naissance et survit à ta perte, meurs à chaque instant, à toute sagesse en tout monde, deviens fou riche de sa folie qui ne possède rien, qui n'est rien, à la fois que tout.*

*Et renaiss... !*

*Répondre à l'appel, c'est apprendre à reconnaître l'amour en tout ce qui est. »*

Mais on en fait facilement toute une montagne, alors qu'en fait il suffit de se laisser aller... Ce que je fis, donc, et m'en trouvais pour le mieux, je vous l'assure. La preuve en est, car peut-être avez-vous besoin de preuve, que je suis toujours là pour vous conter cette histoire, oui que moi que vous entendez je suis déjà mort trois fois dans cette vie et je suis toujours là et parfaitement sain d'esprit.

Et je n'ai de conseil à donner à personne autre que d'écouter ce qui respire en lui. Comme je ne demande à personne de me croire. Je dis ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, et tout le reste n'a que bien peu d'importance face à l'instant unique de LA VIE.

## XIV

Guidé par la splendeur qui palpite au flanc des amoureuses, guidé par l'appel de tout un monde, et par la voix animée qui faisait relever les coins du rideau de l'aube, je fus mené sous les eaux jusqu'à une grotte sèche, et où l'air s'engouffra en moi.

Ses parois recouvertes d'émeraudes irradiaient d'une lueur étrange, comme un intense frémissement qui sonnait sur l'eau écarlate, dont le sac et le ressac m'engourdisaient de leur soupirs de fleurs. Un chemin dallé sur lequel je me trouvais sortait de l'eau, et après une volée de marches parvenait jusqu'à l'entrée d'un temple où toute la lumière était engloutie.

Il était constitué de deux colonnes, l'une blanche, l'autre noire, et sur la blanche était écrit en noir *connais-toi toi-même*, et sur l'autre, blanc sur noir, était écrit *ignore aussi l'autre* ; dessus posé un triangle d'équilatérale splendeur ; et à son sommet le plus haut un cercle qui contient une croix dont les traits sont l'exacte continuation des deux côtés supérieurs du triangle ; le cercle tournait, et en son centre l'espace était aspiré et le temps séparé en infimes fragments d'éternité, tel que tout semblait par lui créé pour être détruit et transformé.

Les colonnes, ce sont les Polarités qui vont toujours par paires opposées.

Le triangle est la Nouvelle Matrice de l'Expérience, telle qu'elle oppose les polarités par les extrémités et les réunit par le centre, et tient ses deux mains unies en cercle en son sommet. Et ce triangle représente la face extérieure de Dieu.

Le cercle, c'est la profondeur du Rien ajoutée à la réalité plate du Tout, plate mais mouvante comme une mer de feu qui est entrain de tout consumer. Et ce cercle tourne dans les deux sens à la fois, mouvements à la fois séparés, réunis et inexistants.

Et par le cercle quatre on revient à l'unité.

Le Point au centre c'est l'Ineffable qui porte le nom divin, à l'intérieur de Tout qui est aussi Rien comme les mouvements du cercle, et qui par immanence et transcendance est une profondeur où tout ce que nous connaissons à la fois trouve sa véritable signification et vit d'une réalité que nous ne pourrions jamais comprendre complètement. Et dans ce point est la face intérieure de Dieu.

Quant au rayonnement vert des pierres, il projetait sous le Triangle un autre triangle en ombre qui pointait au milieu juste d'entre les colonnes, et qui était le point par où l'homme devait passer ; l'homme, c'est-à-dire moi aussi. Et ce point était un avec le Point, tout en étant différent de Lui comme le Fils est différent du Père selon l'Axe qui relie leurs deux extrémités, et le Souffle qui les nourrit l'un de l'autre, mais tout cela réduit et abandonné en un seul point d'ultime convergence.

Et ce point paraît à tous très étroit mais en vérité il est infiniment plus large que l'histoire de l'univers où nous vivons.

## XV

Ceci étant, et tandis que je regardais ce portique tout à fait concret, mon âme soudain se vrillant et rentrée en elle-même m'avertit du péril nécessaire qui la guettait :

Condensé de toutes mes peurs, sentiments, de ma volonté mais isolée, douleurs et hontes, haine, condensée la forme la plus détestée du connais-toi toi-même, telle une araignée monstrueuse, une Gorgone, toile opaque cherchant à m'emmurer, attendant que je fasse le premier pas.

Et cette vision me menaçait réellement, je veux dire que la sous-estimer c'est en être déjà l'esclave, et que si elle vient à notre rencontre c'est qu'elle a sous sa manche un pacte à nous proposer.

Pacte qui est un miroir à double face, mais qui doit être suffisamment transparent pour que l'identité et la reconnaissance entre les contractants soit un vide complet, entier, un vide qui annihile des limites, et rends de là à chacun ce qui lui appartient.

(il est nécessaire ici de sauter  
et dans ce saut de devenir tout petit)

— Qu'est-ce que ce saut ?

« C'est le Saut de l'Ange. »

— Et dans quelle direction faut-il sauter ?

« Dans l'oblique, parce qu'il faut racheter l'idée du péché et que le péché est oblique, et que dans l'oblique libérée du poids de la faute il y a un Horizon Nouveau qui se donne à celui qui veut, ose, sait, aime et se tait. »

## XVI

La chimère noire s'est annihilée de son reflet dans le point qui m'a traversé, annihilée c'est-à-dire réduite et pulvérisée dans ce néant d'où jaillit une échelle à double spirale qu'on reconnaîtra aisément, et qui s'enroule autour d'un axe vibrant, résonnant d'appel en appel, sceptre d'Hermès polarisé et accordé dans une immensité jamais ressentie, et où il me semble qu'une dimension jusqu'alors inconnue de moi s'est ouverte.

Dans cette antichambre cylindrique où je me trouve, habillée de pierres, le sol s'ouvre et je reste comme suspendu à la voix blanche ; elle me regarde à l'intérieur, se révèle et se

voile, se découvre en me voilant ce que mes pieds ne voulaient pas quitter.

Car le sommet de l'échelle est le ciel et la terre, et les profondeurs sont aussi le ciel et la terre, si bien que lorsque l'on monte on ne fait ni descendre ni monter et bien les deux en même temps ; mais sans que la boussole s'en trouve affolée.

Et cette tour est en feu. Je veux dire que la pierre vrombit comme la braise, et que le feu est partout comme une force de séparation qui divulgue tous les secrets et cache l'essentiel pour les uns, mais fait l'exact opposé pour les autres. Et des gouttes d'eau qui tombent d'en haut et d'en bas sont expulsées sur les parois par la force centrifuge de l'échelle tournante, et en même temps propulsées vers le centre parce que la tour tourne elle aussi, et de ce double mouvement l'eau s'évapore en plaque d'ardoises sonnantes, car ce n'est pas le feu qui fait s'évaporer l'eau mais bien le mouvement vibratoire supérieur du feu. Ce qui signifie encore qu'on a fait de moi mon propre bûcher.

## XVII

*« Hé ho ! Univers infini, je suis dans toi, tu es dans moi ! »*

— tu ne dois rien faire

— seulement attendre

— seulement rester dans l'attente, limpide

*« L'étoile se lève...*

Il y a là un champ de terre fraîchement retournée, sur lequel mugit une obscurité fendue, écorchée par des hirondelles qui sont des feux d'arches, des signatures d'ailes tranchantes et que rien ne peut consoler.

La lettre tracées dans la cendre, le vieil homme brûlé, trois hirondelles entourent mon corps d'éclairs, lâchées comme un fuseau abrupte vers l'inespérée, elles fusent, silhouettes impossibles sur l'éclatement du prisme résorbé, d'une seconde...

à l'autre, vers le monde vif et tournoyant d'armoiries glacées,  
de chaîne au rythme lumineux, et tellement de rires, tellement  
de choses que je ne saurais retranscrire... !

Des baleines digitales ensanglantent l'invisible ; le ressort  
se brise ; la tension disparaît.

Il changera, change ; il a changé.

« *N'as-tu rien senti ?* »

## XVIII

Les notions de vitesse, de durée et d'espace  
disparaissent ; je sens comme un chevauchement effréné, une  
délivrance noyée et flottante.

L'instant me magnifie dans des profondeurs insensées, je  
veux dire où les sens s'affinent, et où les mots viennent peut-  
être à manquer.

Mais ma voix reste, bien que changée, balayant à  
plusieurs niveaux comme un bâton saisi, un bâton qui est la  
torche d'une vierge sans corps.

Le champ de terre est devenu prairie, mille colline  
ondoyants dans la lune, mer d'argent où l'illusion nous frôle  
dans sa double absorption, repasse sur les corps habités qui  
d'un pas franchissent mille années d'aliénation.

Notre mesure ordinaire est devenue ce que nous appelions  
l'extraordinaire.

Les extrémités se sont entièrement résorbées.

Le centre est maintenant PARTOUT.

## XIX

Des rayons en vrilles opèrent un intense forage dans  
l'être, pontent, arrachent des lambeaux de chair spectrale.

Les bassins tournent qui sont des sabliers en strates.

Des graines de tilleul tourbillonnent et fusent vers la terre comme une pluie de feux croisés.

L'herbe est plus haute, le cygne s'est tu, nous sommes aux côtés les uns des autres. Silence.

Les herbes hautes heurtées, éventrées par le souffle hurleur, asymptotique, du cristal épanouis qui est *le soleil* ; le soleil qui court et avale le ciel, cinquante soleils qui se suivent comme des comètes radiantes, et leur lumière alliée au souffle délicate, le miroir des forces qui se propagent comme des ondées de flammes sur les herbes hautes.

Une à une elles rayonnent, toutes ensemble comme des vagues incandescentes, une mer de feu, de blé, d'orgue et de terre, un mouvement infini et constant et constamment renouvelé, humblement sœurs dans l'âme, compagnes de la mer la plus déchaînée.

La plus froidement déchirée.

Et ce déchirement est un Silence et une Lumière.

Et cette Lumière donne tout ce qu'elle a.

## XX

Les blés lui ont tissé une bure de métal.

Il marche à travers les brumes.

Lorsque les rideaux de l'aube se sont ouverts, il a vu un lac niché entre trois tertres, et il s'est avancé jusqu'au bord de l'eau qui est un miroir parfait.

A droite, le roc, à gauche, la forêt, surélevés.

Un éclair dure.

Un chemin s'est dessiné sur l'eau qui tourne doucement, un chemin qui est un pont entre deux rives et sur le tertre face à lui le chemin s'élève jusqu'aux portes d'un château. Et ce château brille de mille feux, ce n'est qu'embrasement et que miroir reflétant ce feu et cet embrasement de l'univers.

Il a passé le pont.

Sous un ciel verdoyant.  
Il gravit le chemin.  
Les portes se sont ouvertes, et les premiers rayons de  
l'aube ont fait de lui un moine de feu.  
Il entrera, il entre ; il est entré.

## XXI

je te donne la circulation des fleurs  
je te donne la cohérence des métaux

## XXII

La sorcière dormante est maintenant éveillée.  
De vierge sans corps elle est devenue blanche et féconde,  
et avec elle toutes les images furent mangées.

La dame blanche et le moine de feu se sont unis, et de  
cette union est né un Mandarin Fou.

Il est né dans les Nuées ardentes,  
dans la neige et  
dans l'Esprit.

Il n'a presque aucune viscosité.

Et sur son Cœur est un Œil ouvert.

Quatre formes se sont levées dans les profondeurs qui ont  
incanté fébrilement, et de cette incantation le Mandarin Fou a  
été pris dans un tourbillon, et propulsé, projeté à une vitesse  
conjointe à la Lumière.

Et ce tourbillon l'a mené jusqu'au Vitrail d'Amour, et il est  
entré dans le vitrail, en le broyant comme un buffle noir.

Et il est revenu sur terre.

Qu'est-ce que vous dites ?  
Non, je n'ai rien dit.  
Mais j'ai cru que quelqu'un m'avait appelé,  
quelqu'un ou quelque chose.

L'IMPÉRATRICE :

*Aime et laisse aimer !*

LE LION PROTECTEUR :

*Ne regarde pas !*

LE VIEUX ROI :

*Balance, flotte,  
dessus ou dessous,  
en rotation et pulsation.*

S'il nous faut aller au chaos, viens,  
mais donnons-nous la main.